

Dans un récent entretien accordé à un magazine italien, Mario Tronti (1931) évoque « une extraordinaire page de Lukàcs dans la préface de 1962 à sa *Théorie du roman*, écrite en 1914-1915 : La voici : “Dans la mesure où, à cette époque, je tentais de porter à un plus haut niveau de conscience mes prises de position émotionnelles, j’en étais arrivé à la conclusion suivante : les empires du centre l’emporteront probablement sur la Russie, ce qui devrait conduire à l’écroulement du tsarisme et cela me convient parfaitement. Reste aussi la possibilité que l’Occident l’emporte sur l’Allemagne, ce qui entraînera la chute des Hohenzollern et des Habsbourg, et cela me convient tout aussi parfaitement. Mais, parvenu à ce point, demeure la question : Qui nous sauvera de la civilisation occidentale ?” ».

Tronti poursuit : « À y repenser, je ne peux ajouter à cela que cette seule observation : cette question impertinente que l’on pouvait encore poser librement aux débuts de l’obscur vingtième siècle, peut-on encore la poser tout aussi librement aux débuts de ce brillant vingt et unième siècle sans se faire crucifier ? »

Dans *La politique au crépuscule*, daté du 7 octobre 1998, au crépuscule de l’ancien siècle, tour à tour grand et petit vingtième siècle, grand dans ses perspectives,

petit dans ses résolutions, tout entier traversé par la politique qui naît et se meurt avec lui et dont les braises palpitent encore dans le vingt et unième, attisées par une génération qui cherche pourtant son souffle, la thèse de Tronti est tout aussi impertinente : « *Le mouvement ouvrier n'a pas été vaincu par le capitalisme. Le mouvement ouvrier a été vaincu par la démocratie.* » Alors, parvenus à ce terme, et parce que « la défaite ouvrière du vingtième siècle a été une tragédie pour la civilisation humaine tout entière », la question pourrait être : « Qui nous sauvera de la démocratie ? »

En Italie, quelques-uns savent que Mario Tronti est de ceux qui posent les bonnes questions impertinentes et ne craint pas la crucifixion, à laquelle doit s'attendre l'intellectuel organique qui accorde ses pensées à ses paroles et ses paroles à ses actes. D'aucuns, jadis, la subirent dans leur chair, d'autres l'appelèrent secrètement de leurs vœux, comme l'écrit María Zambrano à propos de son ami José Bergamín, qui voulut que sa mort « à l'ombre de l'*Euskadi Ta Askatasuna* (ETA) ... fût un reproche ... au faux, à la fausseté, aux félons, à tout ». Mais, à l'ère de la communication généralisée, le temps moderne sait la présenter sous des formes moins spectaculaires, quand, à défaut de croix, il a recours au « silence », avec lequel, écrivait Giorgio, Colli, « on tue les invincibles ».

Et c'est probablement pourquoi la France n'a qu'une idée très vague de l'œuvre de Mario Tronti, dont quelques livres pourtant sont traduits. Depuis *Ouvriers et*

*Capital* (1966, tr. 1977, rééd. 2016) jusqu'au récent *La sagesse de la lutte* (2021, tr. 2022), paru à l'occasion des quatre-vingt dix ans de l'auteur, en passant par *Nous opéraïstes: le roman de formation des années soixante en Italie* (2009, tr. 2013), ou ses 'fragments de vie et de pensée', publiés sous le titre *De l'esprit libre* (2015, tr. 2016).

Il n'empêche qu'à relire aujourd'hui cette *Politique au crépuscule*, on ne peut s'empêcher de penser que cet 'esprit libre', inventeur, avec quelques autres, de l'opéraïsme italien, qui fut et est encore une manière de penser la politique en même temps qu'une manière politique de penser, a eu raison du temps qui passe, raison de notre temps déraisonnable, parce qu'il allie une extrême précision de l'idée à une langue « scandée, ciselée, combative, constante, agressive et lucide », exemplaire entre toutes de ce que peut être l'écriture de la politique quand elle parle de la vie vraie.

Ainsi, presque un quart de siècle plus tard, la *Politique au crépuscule* reparaît, intacte, dans un format de poche qui permettra à des générations nouvelles d'entendre une des voix les plus originales de la pensée politique contemporaine, d'autant que ce *crépuscule* annoncé, qui n'en finit pas de se diluer dans l'atmosphère lorsque le soleil vient de se coucher, a aussi cette particularité, propre à la seule langue française, de désigner *aussi* la lueur atmosphérique due à la diffusion de la lumière lorsque le soleil va se lever. Alors, *Incipit vita nova?*